

neur pour M. Foucaux que de rallier le monde officiel autour de cette idée et de la faire réussir... Mais je m'égare dans des rêves pleins de naïveté, et ne vois pas que je vais demander à l'indianisme officiel de décréter sa mort.

Pour l'étude de quelques siècles de notre propre passé, sur notre propre sol, où chacun peut puiser aux sources mêmes, nous avons créé une école des chartes... Pour étudier la plus ancienne de toutes les civilisations dont la tradition ait gardé le souvenir, pour exhumer en l'Asie 25 à 30.000 ans de la vie de l'humanité... on ne fera rien, on restera à Paris et à Londres, parce que tout cela s'étudie très-bien de loin... Telle est l'opinion de M. Foucaux. Et avec une imperturbable logique, pour prouver que l'Inde se peut étudier sur les rives de la Seine, il cite l'exemple de la Grèce, que l'on n'a bien connue que le jour où on est allé l'étudier chez elle... Est-ce que par hasard mon éminent contradicteur s'imaginerait que c'est en fouillant les buttes Chaumont qu'on a découvert le Parthénon ou la Vénus de Milo.

Le paragraphe suivant se lie intimement à cette discussion.

19° « M. Jacolliot part de cette idée : qu'on ne peut rien faire de bien hors de l'Inde, pour nous dire avec dédain — p. 328 : — « Et puis, d'où tenez-vous vos textes ? De la Société asia-

tique de Calcutta ! c'est-à-dire de la source la moins sûre, la moins scientifique à laquelle on puisse puiser. »

« J'avoue humblement qu'avec E. Burnouf, Ch. Lossen, etc., j'ai toujours cru, et crois encore, qu'on peut avoir confiance dans les travaux de la société qui a publié, dans sa *Bibliotheca indica*, des centaines de volumes de textes sanscrits qui sont, je ne crains pas de le dire, des documents plus sûrs que les manuscrits des pagodes du sud de l'Inde, n'en déplaise à M. Jacolliot. »

N'en déplaise également à M. Foucaux, je n'ai point mis dans cette phrase tout le dédain qu'il lui plaît d'y rencontrer. J'ai simplement avancé un fait sur lequel sont d'accord presque tous ceux qui, dans l'Inde, étudient le passé, à savoir : que tôt ou tard les textes récoltés trop exclusivement dans le nord de l'Inde par la Société asiatique de Calcutta devront être révisés ou tout au moins collationnés avec les textes du sud.

Je vais rétablir dans son entier le passage dont mon contradicteur, suivant son habitude, ne critique que la phrase qu'il lui plaît de choisir, on verra pourquoi je préfère les études puisées aux sources mêmes dans l'Inde, aux études de cabinets, pourquoi enfin je ne suis pas un partisan aussi convaincu que M. Foucaux, des textes de la Société asiatique de Calcutta.

Voici ce que j'ai dit :

« Comme premier point, je pose d'abord en fait qu'on ne saurait étudier de son cabinet la vieille civilisation des brahmes. La raison en est simple. Il s'agit d'exhumer vingt-cinq à trente mille ans de la vie de l'humanité, de traduire des manuscrits, d'interroger des monuments, et l'on avouera que si cela peut se faire mieux en France, en Allemagne ou en Angleterre que dans l'Inde, nous ne voyons pas de raison pour qu'on n'aille pas étudier l'Europe en Laponie ou dans le détroit de la Sonde. »

Il suit de là qu'à de rares exceptions près, le philologue le plus distingué, le grammairien le plus éminent, le plus versé dans le mécanisme du sanscrit, ne possède que des idées fausses souvent, incomplètes toujours, sur les vieilles civilisations de l'Indoustan, qu'il étudie à travers le prisme de ses préjugés.

Le préjugé, la routine, le lit tout fait dans lequel on se couche depuis de longues années, depuis des siècles, voilà la véritable pierre d'achoppement de tout progrès humain.

Est-ce que la géologie n'a pas démontré jusqu'à l'évidence qu'il a fallu des milliards d'années, peut-être, pour que notre terre passât de l'état nébuleux à l'état planétaire actuel? Est-ce que l'homme tertiaire ne compte pas des millions, et l'homme quaternaire des centaines de millions d'années d'existence? Est-ce

que cela fait corriger nos livres historiques; est-ce que cela empêche d'enseigner aux enfants et aux hommes que notre globe et l'humanité n'existent que depuis six mille ans?

Est-ce que cela fait réformer la chronologie officielle? Dieu a tiré la matière du néant, c'est-à-dire de rien, a créé le monde et l'homme en six jours. Moïse est son prophète, Jésus son fils, et Mariam son épouse... Voilà la quintessence de ce qu'il faut croire. Toute la science officielle s'incline devant ces niaiseries ramassées dans les temples de l'Orient... et cela pour avoir l'estampille de Rome sur ses livres, ou arriver à faire partie de la coterie, qui seule fait gravir à ses membres les chaires de l'enseignement supérieur.

Comment osez-vous parler de science orientale, vous qui n'étudiez l'antique passé de l'Inde que pour le courber sous la tradition mosaïque et chrétienne qui date à peine d'hier?

Après avoir ainsi constaté que ni les conquêtes de la géologie, ni l'étude des vieilles civilisations de l'Orient n'ont pu faire sortir les officiels de la chronologie d'Ussérius et de la Bible, j'ajoute :

« Et puis, d'où tenez-vous vos textes? De la Société asiatique de Calcutta! c'est-à-dire de la source la moins sûre, la moins scientifique à laquelle on puisse puiser!

Jamais cette académie, qui a toute la morgue et toute l'intolérance du protestantisme anglican, n'écrira une ligne, ne publiera un texte, qui puisse porter atteinte à son Holy-Bible, ce pivot, cette colonne maîtresse de la Société anglaise.

Dans toutes les contrées qu'abrite le pavillon de l'Angleterre, on n'est un homme bien élevé qu'à condition de n'attaquer ni la Bible, ni les institutions anglaises, ni la reine. Mais la Bible passe avant... Cela donne sans doute une grande force à la nation, mais il faut plus de scepticisme et d'indépendance d'esprit pour faire la science.

De plus, c'est pour les Anglais une question de domination de ne pas soumettre leurs Écritures sacrées à celles des Indous. Ces peuples n'ayant de respect que pour ce qui se rattache à l'idée religieuse, il ne faut pas qu'un peuple conquérant paraisse être sur ce point le tributaire du peuple conquis. En outre : la Société asiatique, pour les textes qu'elle publie, se fie aux brahmes du nord, qu'elle s'est attachée pour ses travaux, et l'Europe savante paraît ignorer que les brahmes du sud de l'Indoustan, qui parlent encore sanscrit, contestent aux rares brahmes du nord, qui prétendent entendre cette langue, la possession des véritables manuscrits scientifiques, littéraires et religieux de l'Inde ancienne. »

J'ai déjà rendu compte de cette querelle dans « les Fils de Dieu », répondant ensuite, dans les termes suivants, à la critique de M. Foucaux, avant même qu'elle se fût produite, j'ai écrit :

Les brahmes du nord, disent à leurs frères du sud :

Nous ne vous reconnaissons point comme appartenant à notre caste; vous êtes plus bronzés que nous, et nous seuls, qui n'avons jamais quitté les rives sacrées du Gange, possédons la vérité. »

Les brahmes du sud, attachés par milliers au service des grandes pagodes, leur répondent :

— « Vous, qui nous parlez ainsi, vous n'êtes plus des brahmes, il y a longtemps que l'esprit de Dieu s'est détourné de vous. Si nous sommes bronzés, c'est que nous avons conservé le type pur et la couleur de nos ancêtres nés dans ce pays. Tandis que vous, si votre peau a blanchi, c'est par une alliance impure avec les musulmans, ces stupides envahisseurs de la terre sainte, et par ce fait, vous avez perdu les véritables traditions et la science des livres sacrés.

Vous ne portez plus le costume consacré des prêtres, vous vous nourrissez de viandes proscrites par l'Écriture sainte. Vous ne vivez plus d'aumônes, vous couvrez vos femmes de longs voiles comme les sectateurs de Mahomet, et vous les enfermez dans le lieu le plus secret de vos maisons, car vous

êtes jaloux de votre frère. Où sont vos temples, vos autels, vos grandes fêtes? Les superstitions de la plèbe ont réagi sur vous. Qu'importe que vous n'ayez jamais quitté les rives du Gange? toutes vos traditions sont nées dans le sud et à Ceylan... Vous adorez Kali, la déesse du meurtre, vous adressez vos prières aux nagas et aux sarpas; le génie du mal a renversé le culte de la divinité... Vous n'êtes plus des brahmes, vous n'êtes même plus des Indous, vous n'êtes que des tchandalas (hommes de la classe mêlée). »

Rien n'est plus exact que ces reproches adressés, par les brahmes du sud aux brahmes du nord.

L'Inde que l'Européen visite le plus volontiers, séduit par la puissance de la domination anglaise, l'Inde que l'on a jusqu'ici étudiée presque exclusivement, c'est-à-dire Calcutta, le haut Bengale, le royaume d'Aranda, Delhi, et Aira, Bénarès et Lahore, n'est plus l'Inde des anciennes traditions.

Descendez des hauteurs du Pundjab, traversez ces plaines immenses qui s'étendent au pied de l'Himalaya, suivez le Gange, des montagnes du Kanawer où il prend sa source jusqu'aux Saunderbounds où il se jette dans l'Océan.

Quels vestiges avez-vous rencontrés de l'ancienne puissance brahmanique? Les ruines mêmes

ont disparu... Vous ne trouvez là que des populations bâtardes mi-musulmanes, mi-indoues qui ont perdu tout cachet, toute originalité. Les diverses invasions : Mahmoud, Gengis-Khan, Tamerlan, les Afghans, Babor, Aureng-Zeb et Nadir qui, tour à tour ont ravagé ce sol, n'ont rien laissé subsister de la splendeur des temps passés, temples, monuments, pagodes, inscriptions, manuscrits, tout a été détruit par le fer et le feu; à peine apercevez-vous, en remontant le fleuve sacré, quelques tronçons de colonnes, à demi enfouis dans l'herbe, quelques marches brisées de ces escaliers gigantesques que les prêtres avaient édifiés le long du Gange pour les ablutions des fidèles.

Les mosquées ont remplacé les pagodes, Mahomet a renversé Brahma, les sectateurs d'Omar ont nivelé par le sabre la terre et les peuples, les croyances et les statues des dieux; et depuis la conquête européenne, les cottages anglais sont en train de remplacer les palais des rajahs, la brumeuse Albion achève dans le nord et l'Indoustan, l'œuvre des Mogs.

C'est en vain que vous cherchiez sur cette terre envahie par les chemins de fer, le télégraphe, les usines et les comptoirs, le moindre souvenir de l'œuvre des Védas. Ce n'est pas au milieu de ces populations qui n'ont plus rien d'Indou que l'on peut tenter la

reconstitution du passé. Ce n'est pas dans leurs ouvrages falsifiés que l'on peut retrouver les écrits des premiers âges.

Les provinces du sud, au contraire, ont échappé à la funeste influence des envahisseurs. Là, les brahmes savants, qui méprisent les superstitions de la foule, conservent le précieux dépôt des traditions religieuses, dans l'espoir d'une prochaine régénération. Là sont les temples, les grands monuments, les ruines gigantesques et les dieux taillés dans cinquante pieds de granit qui, aux jours des fêtes solennelles, voient encore des foules de six à huit cent mille âmes s'agenouiller devant eux.

Pas un village qui n'ait sa pagode, ses brahmes officiants, ses pundits commentant sous les portiques la loi ancienne. Et l'on ne se douterait pas que le seul temple de Chelambrum, dans le Carnatic, nourrit une population de plus de quinze mille brahmes qui parlent encore sanscrit.

Aussi est-ce là, au centre de toutes les antiques traditions, en face des institutions brahmaniques, puissantes encore au point de vue religieux, que la science parviendra à reconstituer l'Inde ancienne, à découvrir l'origine de tous les mythes de l'antiquité grecque et de l'idée chrétienne, à faire l'histoire de toutes les invasions qui ont colonisé le monde ancien.

Il y a longtemps, *sur le point qui nous occupe*, que les brahmes du sud, ont émis cette opinion que les livres sacrés du Bengale n'étaient pas des ouvrages originaux, ni même des copies fidèles, et voici les explications que j'ai entendu donner par beaucoup d'entre eux, à l'appui de leurs dires.

« L'invasion musulmane, disent-ils, eut à son début un caractère essentiellement religieux : tous ses efforts tendirent à soumettre à la loi du Prophète les populations qu'elle avait vaincues. Pour arriver à ce résultat, tous les moyens lui furent bons : massacre en masse de tous les sectateurs de Brahma réfractaires à la circoncision, destruction par le fer et le feu de tous les monuments historiques, de toutes les bibliothèques, de toutes les pagodes, édification de mosquées dans toutes les contrées soumises... Elle porta sa main sacrilège sur tout ce qui rappelait un souvenir, une croyance, une œuvre du passé.

Les livres, la langue sacrée, les traditions religieuses disparurent, puisqu'il n'y avait plus de temples pour prier...

Plus tard, quand l'empire de Delhi fut solidement établi, les sectateurs d'Hayder-Ali se relâchèrent un peu de leur persécution, et sans autoriser le rétablissement des pagodes qu'ils avaient détruites, ils permirent à chaque indou de se livrer aux exercices de son culte dans l'intérieur de sa maison ; de là est